

Flore Vesco

l'Estrange Malaventure de Mirella



Le livre

Moyen Âge. Les rats ont envahi la paisible bourgade d'Hamelin. Vous croyez connaître cette histoire par cœur ? Vous savez qu'un joueur de flûte va arriver, noyer les rats en musique, puis les enfants d'Hamelin ? Oubliez ces sornettes : la véritable histoire est bien pire, et c'est grâce à Mirella, une jeune fille de 15 ans, qu'on l'a enfin compris.

Jusqu'ici, Mirella passait inaperçue en ville – qui s'intéresserait à une porteuse d'eau, à une crève-la-faim, une enfant trouvée ?

Seulement voilà, la jeune fille a un don ignoré de tous : elle voit ce que personne d'autre ne voit. Par exemple, elle a bien repéré cet homme en noir, qui murmure à l'oreille de ceux qui vont mourir de la peste...

Et ça lui donne une sacrée longueur d'avance.

Y compris sur le plus célèbre dératiseur de tous les temps.

L'autrice

[Flore Vesco](#) est née à Paris en 1981. Elle a longtemps hésité entre le grand banditisme, la piraterie et l'écriture. Elle n'a renoncé à aucun des trois, même si elle a une légère préférence pour l'écriture. Elle a fait des études bien longues, de lettres et de cinéma. Elle aime les anagrammes, les mots de plus de trois syllabes, les listes, les anecdotes, et tout ce qui a des bulles (le champagne, le bain moussant, la bande dessinée). Ça ne l'a pas empêchée d'écrire aussi trois bons gros romans : *De cape et de mots* (2015), *Louis Pasteur contre les loups-garous* (2016), *Gustave Eiffel et les âmes de fer* (2018).

Flore Vesco

l'Étrange
Malaventure
de Mirella

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Prologue

 e que je m'en vais conter eut lieu il y a fort longtemps, dans la bourgade d'Hamelin. Comme chacun sait, cette cité est sise dans les nordiques contrées du Saint Empire germanique. Là-bas se déroulèrent des événements terribles et inouïs.

Cette histoire a agité bien des langues. Elle a voyagé, a été maintes fois couchée par écrit. Peu à peu, l'affreuse malaventure est devenue un conte pour enfants. Une courte fable qu'on narre aux marmots avant le coucher, pour peupler leurs rêves de sordides images.

Les versions du conte varient selon les contrées, mais la trame en est toujours semblable. Or donc ! La voici : la ville d'Hamelin est envahie par les rats. Arrive un étranger, un jeune gaillard, attifuré à la diable. Il conclut un marché avec le bourgmestre. Au son de sa flûte, il envoûte les rats, qui le suivent comme des moutons. L'étranger les conduit hors de la ville, jusqu'à la rivière, où les nuisants se noient. Quoi fait, le jeune homme revient au bourg afin de quérir la somme qui lui est due. Mais le bourgmestre, en sa vile avarice, refuse de payer. Point ne se fait attendre la vengeance du joueur de flûte. Nui-tamment, il retourne à la ville. Voici qu'il joue un nouvel air

diabolique, lequel ensorcelle les cent trente enfants d'Hamelin. Les marmousets le suivent en dansant tandis qu'il les entraîne hors du bourg. Une jeune fille sourde, et un enfantelet boiteux, sont incapables de le suivre. Ils seront les seuls rescapés : comme il a fait des rats, l'étranger noie les enfants, avant de s'ensauver.

Voilà ce que dit le conte. Las ! N'écoutez point cette puérile historiette, glanée d'après les racontars et fableries des colporteurs. L'affaire ne s'est pas déroulée telle qu'on la dit. La véritable histoire est bien pire.

Chapitre I

Il était une fois

En haut d'Hamelin, à la tête de la ville, il y avait le bourgmestre. C'était un homme mûri par les années et enflé par la bonne chère. Il savait du latin. On trouvait abondance de florins en ses coffres. Il était fort bien né et fortuné.

En bas d'Hamelin, sur le pavé, il y avait Mirella. Point n'est besoin de faire son portrait. Revoyez la description du bourgmestre, retournez-la sur l'envers : tout l'opposé, voilà Mirella.

Ce matin-là, le bourgmestre se leva sur une idée bien étonnante et intrépide : il allait se faire beau. Il entendait se pim-plocher à ravir, pour paraître à son avantage lors du festin qu'il donnerait au soir en son logis. On ferait bonne ripaille en l'honneur de sainte Aldegonde, la patronne des veuves et des bidets. Le vin gouleyant coulerait à flots, et aux poulardes succéderaient les pâtés de cerfs, porcelets et chevrettes rôties.

Ce même matin, Mirella arrêta une résolution tout aussi ambitieuse : elle allait se faire discrète et servile. Elle entendait ployer le col, s'effacer, pour échapper aux regards convoiteux et aux mains insistantes, et survivre ce jour encore à Hamelin.

Tous deux ignoraient à quel point leur souhait serait difficile à satisfaire.

Par respect envers son rang, commençons avec le bourgmestre. Dans tout le Saint Empire, seuls cinq Germains avaient l'heur de posséder un véritable miroir. Le bourgmestre était l'un d'eux. (Le restant des habitants, s'il leur prenait l'envie de mirer leur joli minois, devait plisser les yeux et observer leur reflet légèrement déformé sur la surface d'une plaque de métal poli.)

Le bourgmestre avait acheté le miroir à un pied-poudreux, un colporteur qui rentrait de Constantinople. Moyennant mille florins sonnants et trébuchants, il était devenu le propriétaire de cet objet sans doute magique. C'était un petit boîtier d'argent, à l'intérieur duquel était enchâssée une plaque de verre recouverte d'une couche d'étain et de mercure. Lorsqu'on faisait glisser le couvercle, un charme opérait : on découvrait son visage avec autant de netteté que lorsqu'on mire son voisin à bout de nez.

Ce qui n'avait pas que des avantages.

Le bourgmestre se pencha au-dessus du miroir et recula sur-le-champ. Du fond de la boîte, le Diable en personne le contemplait. Car qui d'autre que le Démon aurait une face aussi repoussante ?

Le bourgmestre tira la langue. Sitôt, le Diable montra une langue épaisse, grise et grenue. Il vint à l'entendement du bourgmestre que c'était son visage qu'il apercevait là, et non celui d'une créature de l'enfer.

Cette peau grasseuse, ornée de pustules suintantes, était sienne. Lui appartenait ce crâne qui rappelait les paysages rocailloux du Sud : une couche sableuse et jaunâtre, d'où jaillissaient qui-ci, qui-là, quelques buissons de cheveux luisants.

Sa denture anarchique avait une couleur inattendue, vert

foncé virant au noir. Le bourgmestre gratta son incisive du bout de l'ongle. Sous la croûte brune, l'émail jauni apparut.

– Ma mie ! Ma mie ! Las ! À l'aide !

À ces criements, sa dame abandonna prestement son ouvrage et courut, toutes jupes relevées, au secours de son mari.

Elle le trouva en grand déconfort et pâtiment, levant les bras au ciel et jurant par le sang-Dieu que nul sur terre n'avait plus grande laidure que lui. Elle fit de son mieux pour le conforter. Elle lui assura qu'il avait l'air très digne. Le bourgmestre continuait à se marteler la poitrine.

– Maudite soit l'heure que je me vis ! s'écria-t-il.

Après lui avoir maintes fois répété qu'elle lui trouvait une allure fort respectable, à la parfin, sa dame se risqua à suggérer :

– Pourquoi ne pas prendre ce jour d'hui votre lavement annuel ?

Le bourgmestre envisagea cette proposition, qui lui parut bonne.

Il passa la porte de sa chambre. Dans la grande salle à manger, en préparation des festivités, la valetaille s'affairait, sortant la table et les bancs, et posant au sol de terre battue une bonne paille fraîche embaumée de pétales de fleurs. Le bourgmestre quitta son logis, une grande demeure en bel appareillage de brique et de pierre, avec une ouverture en encorbellement, par laquelle il contemplait les habitants de sa ville.

Sa maison était commodément sise devers le beffroi, la prison et la grand-place. Il contourna l'estrade, sur laquelle on dansait les jours de fête, et où l'on pendait les maraudeurs le reste de l'année. Enfin, il arriva à l'étuve.

L'éteveur l'accueillit avec moult courbettes et le conduisit

à travers les bains publics. Il l'invita à prendre place sur un fauteuil. Aussitôt, trois barbiers se mirent à l'accommoder. Le premier passa le fusequoi entre les gencives du bourgmestre et farfouilla entre les dix-huit dents qu'il lui restait. Le deuxième avait la noble tâche de lui curer longuement les ongles avec une furgette. Le troisième lui purgea les oreilles à l'aide d'une escurette. Il débourba et babichonna tous les couloirs, canaux et recoins des seigneuriales oreilles. Lors de cette opération, il recueillit près d'un boisseau de belle cire jaune.

Après ces menues papouilles, l'éteveur aida le bourgmestre à ôter son surcot, qui était de bonne et vive étoffe. Il le dépouilla de sa chemise et de ses chausses. Puis il se dirigea vers une haute cuve. Le bourgmestre suivit en dodelinant du ventre et du croupion. Il était petit, mais charnu : il compensait la courtesse de ses membres par la largeur de son buste.

– L'eau est de douce et moyenne chaleur, messire, dit l'éteveur en s'inclinant. Des garces mignottes viendront vous tenir compagnie dans l'eau pendant que vous vous estuvez, ajouta-t-il en gesturant en direction de trois jouvencelles.

Celles-ci portaient de longues chemises transparentes. Le fin tissu, détrempé par la vapeur, épousait leurs membres bellement ronds et leur engageante poitrine. Elles agitèrent leur houssoir, ce plumeau avec lequel elles frottaient le dos des clients.

– Baignez-vous, messire, continua l'éteveur. Et si la faim vous torture, nous vous porterons quelque pitance sur la planche que voilà. Quoi vous siérait ? Charcuterie, andouille, lard, jambon ? Ou poiscaille séchée ?

Mais le bourgmestre n'écoutait plus. Il inspectait la cuve d'un air soupçonneux.

– Elle n’est pas claire, votre eau ! dit-il.

L’étuveur s’ombragea. Le bourgmestre faisait affront à la qualité de son établissement.

– Point pure, mon eau ! s’exclama-t-il. Cinq clients seulement s’y sont baignés avant vous. Lorgnez vous-même : à peine vingt puces flottent à la surface !

Le bourgmestre, intraitable, leva le menton. Jamais il ne tremperait dans le bain d’un quidam de rang inférieur.

L’étuveur dut fléchir. Il sortit devers l’entrée de son établissement et sonna la cloche qui servait à réclamer l’eau.

Profitons-en pour observer la ville. Hamelin ressemblait à une marmite. C’était une vaste cité ronde, entourée d’une courtine et remplie à ras bord d’une populace bouillonnante. Les rues étroites et méandreuses, où il y avait à chaque coude grand embarras de charrois, débordaient d’ateliers et d’échoppes.

Il y régnait une merveilleuse cacophonie.

Devant leur huis, drapiers, pâtissiers, tisserands, verriers et chausseurs interpellaient les passants. Leurs balivernes étaient couvertes par les braillements des vendeurs à la criée, des ramasseurs de chiens, des marchands de peaux de chat. S’y ajoutaient les jactances des vilains, vilaines et vilainots, qui dès la pique du jour quittaient leur triste tanière pour confabuler au plein air.

Soudain, par-dessus ce tapage, une vive et mélodieuse rengaine retentit. C’était le chant du porteur d’eau. L’étuveur vida en partie sa cuve et ralluma les braises. Le porteur y versa deux grands seaux d’eau pure. Alors seulement le bourgmestre consentit à s’y tremper. Il s’enfonça dans le bain, poussa un soupir de contentement, et s’exclama :

– Et mon plateau de charcutaille ? Où est-il donc ?

Quittant l'étuve, le porteur d'eau repartit à bonnes jambes. Mais regardons plus attentivement icelui : oui-da, c'est bien là une porteuse, et non un porteur. Fi donc ! Il faut avoir de bons yeux pour reconnaître une jouvencelle sous les lambeaux de toile qui lui couvrent le corps !

Cette dernière était des pieds à la tête de guenilles accoutrée. Un chiffon retenait ses cheveux, dégageant le visage et le front. Un autre drapel comprimait sa poitrine, pour éviter que son buste frotte contre la barre transversale qui soutenait les deux seaux. Une dernière loque en forme de jupon lui enserrait la taille. Elle en avait relevé les pans pour les passer entre ses cuisses, en une sorte de braies, afin de mieux aisément arpenter la ville. Sa défroque était plus misérable encore que celle d'un manant et, de prime abord, rien ne laissait deviner que c'était une garce qui se cachait dessous.

Un observateur plus attentif, cependant, se serait étonné de la petitesse des pieds nus, noirs de poussière. Il aurait aussi été frappé par la démarche de la donzelle, secrètement dansante, surtout quand les seaux étaient vides.

Elle était bien moins crottée et puante que les habitants d'Hamelin car, plusieurs fois le jour, elle entraînait dans la rivière pour y remplir ses seaux. Son corps avait la minceur de ceux qui sont peu nourris depuis l'enfance. Aucune chair ne venait rondir ses muscles déliés, durcis par des années de labeur. Mais elle n'avait point encore cette maigreur décharnée qu'on voit aux gueux après des années de privations. Elle n'avait pas la lourde poitrine tombante, le dos plié, les dents jaunies des vilaines d'Hamelin, car elle sortait de l'enfance, sans être encore devenue femme. À cette heure, elle avait gardé la verdeur d'un

corps neuf, et des formes y poussaient résolument. Elle était dans l'âge le plus dangereux pour une pucelle.

Son visage était toujours baissé. Elle évitait de croiser les regards, et ne souriait pas.

Vous l'aurez sans doute compris, nous avons retrouvé Mirella. Mais cette dernière ne nous laisse pas le temps de l'envisager : la voilà sur l'heure repartie.

Dans la rue suivante, elle aperçut un compain porteur d'eau, occupé à son dur labeur. Il la salua chichement.

Sans doute êtes-vous émerveillé de voir ainsi l'eau circuler dans Hamelin. Bien faut-il le dire : cette cité brillait par ses ingénieuses inventions. Sous l'instruction de son bourgmestre, Hamelin était devenue une ville de grande modernité.

Un exemple. Partout ailleurs dans le Saint Empire germanique, les citadins jetaient leurs eaux usées dans la rue, en criant : « À la mouscaille ! » Aussi n'était-il pas possible de sortir de chez soi sans recevoir au moins une fois sur la tête le contenu malodorant d'un pot de chambre.

Alors qu'à Hamelin, une fois par an, lors d'une grande messe, le prêtre bénissait les caniveaux de la ville, les pots de chambre et les intestins de ses paroissiens. Par conséquent, les badauds qui se trouvaient compissés ou souillés par des ordures jetées depuis les fenestrous, recevaient en fait une onction sacrée qui participait au salut de leur âme.

Un autre exemple. Partout ailleurs dans le Saint Empire germanique, circuler nuitamment était fort aventureux. Sans lumières, les rues étaient livrées aux truands et coupe-jarrets, qui n'hésitaient pas à vous ouvrir la gorge, avant de vous alléger de votre bourse.

Alors qu'à Hamelin, les rues étaient tout autant mal famées, et on s'y faisait occire aussi bien. Mais le bourgmestre, avec grande largesse, baillait en réparation la somme de trois florins à la famille de la victime, à condition toutefois que leur proche fût entièrement mort, et non seulement estropié. Par conséquent, depuis ce décret, un nombre conséquent de personnes âgées, infirmes ou mal allantes, étaient assassinées chaque soir dans les rues de la ville. C'était à se demander pourquoi tant de bouches à nourrir s'élevaient dehors la nuit.

Un dernier exemple, et le plus étonnant. Partout ailleurs dans le Saint Empire germanique, les incendies dévoraient des quartiers entiers une fois par mois, car les bâtisses en bois, entassées les unes contre les autres, s'enflammaient promptement.

Alors qu'à Hamelin, les incendies étaient tout aussi fréquents. Mais les habitants les éteignaient bien vite, le bourgmestre ayant fait installer l'eau courante.

Cette eau courante était sans conteste l'invention dont le bourgmestre était le plus fier. Il en avait eu l'idée voilà sept années. Pour cela, il avait nommé dix porteurs d'eau, choisis parmi les enfants trouvés d'Hamelin. Ces galapians, dans leurs maillots et enfances, avaient été gracieusement nourris, logés et soignés par les nonnes. Rien de plus juste, en ce cas, qu'ils doivent dix ans de loyaux services à la ville.

Le bourgmestre avait sélectionné les enfantelets les moins boiteux et maigrelets. Ces orphelins avaient chacun reçu deux seaux et un quartier de la ville à abreuver.

Oh! il faut bien le reconnaître: dans les premiers temps, Hamelin avait surtout bénéficié d'une eau trottante, voire traînante, surtout en fin de journée.

Alors, le bourgmestre était monté dessus l'estrade et avait dit un beau discours :

– Mes braves compères, nous devons chacun y mettre du nôtre et encourager les porteurs d'eau dans leur besogne. Si tous, en bel ensemble, les aidons à travailler, bientôt nous pourrons nous glorifier d'être la première ville du Saint Empire supérieurement irriguée. Aussi, je vous en prie, ne ménagez pas votre effort. Quand nos porteurs ne courent pas assez vite, prenez le bâton et frottez-leur rigoureusement les mollets.

Les habitants aimaient leur ville et respectaient leur bourgmestre. Ils s'étaient exécutés de bon cœur. Au fil des années, sous ces bienfaisants coups de trique, les porteurs s'étaient endurcis et fortifiés. Ils avaient appris à couvrir à grands trottons leur quartier. Désormais, l'eau courait à Hamelin.

Mirella continua son chemin. Elle arriva à la grand-porte, par où l'on sortait d'Hamelin. Avant de passer la courtine, elle fut hélée par le mendiant.

– Ohé, ribaude ! cria-t-il. De l'eau, tudieu !

Le bourgmestre ayant pourvu à tout, Hamelin avait trois mendiants officiels. Il va de soi qu'une ville remplie de pouilleux est une calamité. À rebours, une cité sans miséreux est tristement incomplète. La présence de pauvres gens assure l'équilibre des richesses : les bourgeois peuvent leur faire l'aumône et, par là, multiplier leurs chances d'avoir une place au paradis.

Le bourgmestre avait donc passé en revue tous les pauvres hères d'Hamelin, et sélectionné un échantillon représentatif et varié, parfaitement assorti à sa ville.

Dans le quartier sud, qui jouissait d'un bel ensoleillement,

un aveugle officiait. Ses yeux morts, qui jamais ne pouvaient admirer les rayons du soleil, étaient bien propres à apitoyer les habitants. Le quartier bourgeois, situé sur les hauteurs de la ville, abritait un nain. Ainsi, les seigneurs bien étoffés qui logeaient dans de belles bâtisses à étages avaient tout loisir de s'émouvoir, depuis leur balcon, de la petitesse du mendiant. Enfin, le bourgmestre s'était alloué un seyant jeu de mots. Dans le quartier marchand, il avait installé un pied-bot qui, avec sa jambe difforme, ne pouvait plus marcher. Bien entendu, il avait chassé tous les autres nécessiteux.

Les manants officiels bénéficiaient d'un privilège à vie : ils pouvaient mendier partout dans les limites de leur quartier. Nul autre qu'eux trois à Hamelin n'avait le droit de se retrouver à la rue, ou de demander la charité.

Pour l'heure, c'était l'estropié qui venait de mander l'eau à Mirella.

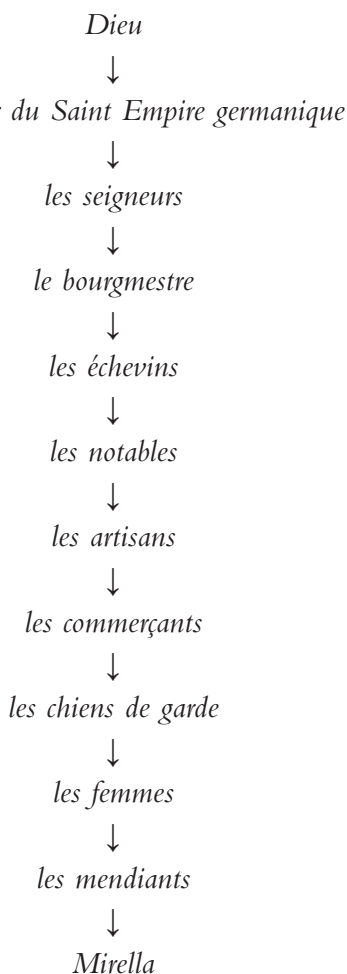
Étant rigoureux en son office, il s'employait à bien gueuser. Aussi était-il étique et rachitique, brèche-dent et caliborngnon, comme il se doit pour un manant.

Il siégeait à même le sol, et se tordait le cou pour mirer les cuisses de la drôlesse, sous ses guenilles. Hélas ! Les loques étaient bien serrées entre ses gambettes.

La porteuse gardait toujours un fond d'eau dans chaque seau. Elle emplît la gourde du mendiant. Il but à grandes lampées, vida sa flasque et réclama qu'elle la remplisse derechef. Elle le servit sans barguigner. Quand la gourde fut pleine, le mendiant manda de l'eau pour baigner ses mains. La porteuse lui versa le fond d'un des seaux.

Il voulut alors se rafraîchir la nuque.

Mirella entendait bien que le mendiant se gobergeait à ses dépens, à toujours réclamer. Pourtant, hors de question pour elle de ne point obéir. Le monde était bâti selon un ordre immuable. De haut en bas, du plus puissant au plus faible, on trouvait :



Plus on était en bas de l'échelle, plus il était essentiel de ployer le cou. Mirella, depuis l'enfance, s'inclinait jusqu'à terre. Elle était de complexion méfiante et craintive. Dès le lever, elle affichait une contenance pliante et soumise. Elle obéissait, les yeux au sol et, grâce à cela, elle était encore en vie ce jour d'hui.

Aussi versa-t-elle ce qu'il lui restait d'eau sur la nuque du mendiant. Comme encore il en réclamait, elle s'engagea à s'arrêter lors de son retour, avec ses seaux pleins. Elle rehaussa l'anse sur ses épaules et reprit son chemin.

L'estropié, en guise d'adieu, lui donna une claque sur les fesses. Une bonne tape sur le croupion, comme on ferait aller une mule. Mirella serra les dents. Elle encaissa la fessée, qui fit courir un frisson de dégoût sur sa peau, et s'éloigna sans se retourner.

Nous étions en juin, aux commençailles de l'été : la chaleur cuisait la ville. Sans doute voudriez-vous aussi connaître l'année au cours de laquelle se déroule cette affaire ? Je ne vous l'ai point encore donnée, bien le sais-je.

Hélas, il est difficile de vous apporter une réponse. Le manant que nous venons de croiser ne sait pas même en quel siècle il mendie. Si nous demandions à la belle alberguière qui officie en la gargote du bourg, celle-ci annoncerait sans doute que nous sommes en l'an 1284.

– Si bien je me ramentois, dirait-elle, pour sûr, en 1274, c'était l'année de l'ours qu'a assisté à la messe. Or c'était il y a dix ans au moins.

(En 1274, un ours s'était en effet égaré dans la chapelle, où il avait dévoré une boîte entière d'hosties. Le prêtre avait crié

au miracle : cette bête sauvageonne avait été touchée par la grâce divine et, dans son animale ignorance, cherchait à communier. Le prêtre avait béni l'ours et voulu ensuite le mener au confessionnal, la bête ayant certainement nombre péchés à se reprocher. Sans la moindre charité chrétienne, l'ours avait arraché son bras au prêtre, puis mangé une religieuse, avant de s'enfuir hors de l'église.)

Et si un des échevins venait à passer l'entrée de l'auberge, il s'exclamerait :

– Que nenni, nous sommes en l'an 1280 ! Car voilà trois ans que le doyen du conseil a trépassé.

(En 1277, tandis qu'il défilait lors d'une procession, digne et grave, le doyen avait posé le pied sur sa longue barbe blanche, qui descendait jusqu'à terre. Tant violemment avait été emporté son menton, qu'il s'était brisé la nuque et avait aussitôt passé de vie à trépas.)

Enfin, très certainement, le sergent d'armes interviendrait :

– Si fait ! Plutôt sommes-nous en l'an 1275. Voilà quatre hivers qu'a passé l'affaire de la veuve Moritz.

(En 1271, la veuve du tisserand Moritz, qui élevait seule dix enfants roux, avait un soir trouvé onze petiots à sa table, à l'heure de la potée. Tous les marmots étaient rousseaux. La veuve, étant incapable de démêler lequel n'était pas sien, avait à la parfin adopté un rejeton supplémentaire, en priant pour que cet étonnant phénomène de multiplication ne se reproduise plus.)

À moins que notre récit ne se déroule cinq ou dix ans plus tard : d'autres habitants interrogés se rappelleraient sans doute l'hiver 1279, celui du grand débat sur le nuage en forme de

Saint Graal ou de chien. Ou encore l'automne 1283, quand les croisés leur avaient fait l'honneur de piller Hamelin, et non la ville voisine.

Bref, notre histoire se passe pendant le règne de Rodolphe de Habsbourg, à une époque qu'on appelle aujourd'hui le Moyen Âge classique. C'était un temps où les hommes qui parvenaient à vivre jusqu'à trente ans étaient des vieillards, où les femmes étaient mères de cinq ou six enfants à vingt ans. En ces temps-là, on prenait son bain en public. Les maisons ne disposaient que d'un seul grand lit, dans lequel dormaient toute la famille, la serventille et les étrangers de passage. On ne savait jamais quelle heure il était; les journées étaient rythmées par la cloche de l'église, qui sonnait d'abord prime, puis tierce, sexte, none, vêpres et enfin complies au coucher du soleil. Le chocolat, la pomme de terre et la tomate n'existaient pas encore.

Pendant nos supputations, Mirella ne perdit point son temps. Elle passa l'enceinte qui protégeait la ville. À l'entrée, deux gardes somnolaient, appuyés sur leur hallebarde.

Elle prit un sentier à travers champs. Loin du tumulte d'Hamelin et des regards des habitants, son visage se dérida. Ses épaules se décripèrent. Elle releva la tête.

Pas pour longtemps. Son corps à nouveau se tendit, en alerte.

Près de la rivière, elle avait aperçu Guerric. Ce grand gail-lard, lui aussi porteur d'eau, était âgé de quelques années de plus. La face mâle, le poil brun, il avait un menton saillant, des joues tannées comme cuir par le soleil. Avec ça, impétueux et haut à la main comme un poulain non encore débourré.

Les alentours de la ville étant déserts ce jour-là, il en profitait pour faire un somme, allongé dans l'herbe.

Mirella avança à pas menus, priant pour ne point le réveiller. Impossible d'aller ailleurs puiser l'eau : la Weser était une rivière tumultueuse. Près de cette rive, les remous se calmaient. Partout ailleurs, on ne pouvait y mettre les pieds sans s'aventurer à la noyade.

La porteuse se pencha pour remplir son seau. Elle avait de l'eau jusqu'aux coudes, quand elle sentit qu'on lui serrait les hanches. Guerric ne dormait que d'un œil. Oyant la garce s'approcher, il s'était faufilé derrière elle en tapinois, et l'avait attrapée. Mirella ne chercha pas à se défaire de son emprise. Elle était prudente. Si elle réagissait violemment, Guerric risquait de s'encolérer. Il tenterait de la meurtrir, ou s'emporterait jusqu'à la culbuter dans l'herbe.

– Paix-là ! lui dit-elle doucement. Guerric, je dois repartir sans languir, on attend mon eau au bourg.

Guerric répondit par un grognement. Il continua son exploration. Ses mains remontaient sur les flancs de la jeune fille. Mirella attentait de garder l'esprit froid. Elle ne devait pas céder à l'épouvante que provoquaient chez elle les mains carrées de Guerric, qui palpaient son corps sans ménagement. Le porteur faisait de méritoires efforts pour glisser ses pattes sous les linges bien serrés. Le tissu solidement noué lui résistait. Il commença à tirer pour le déchirer.

– Cesse donc, continua Mirella, le plus calmement possible.

Guerric se redressa de toute sa hauteur. La porteuse, qui avait grandi avec lui et bien le connaissait, vit qu'il était sur le point de s'emporter et de se jeter sur elle de tout son poids. Elle reconnut le danger, si familier, d'être forcée et déshonorée.

Promptement, sans lui laisser le temps de mettre à exécution son vil dessein, elle empoigna le bâton qui retenait les deux seaux, le fit voler sur le côté. La pointe bouta le jeune homme en plein ventre. Il se plia en deux. Mirella assura l'anse sur ses épaules, et saillit hors de son étreinte avant qu'il retrouve son souffle. Malgré le poids des seaux pleins, elle parvint à guerpier jusqu'à la grand-porte. Au loin, elle l'ouït brailler des jurons, mais déjà elle franchissait le guet.

Elle entra en ville, sans apercevoir le manant estropié, caché dans un renforcement de la courtine.

Ce dernier avait suivi Mirella. Dès qu'elle avait franchi l'enceinte, il s'était relevé. Son pied déformé s'était remis en place comme par miracle. Il avait cavale jusqu'à la rivière, où il espérait glaner quelques caresses supplémentaires de la part de la porteuse d'eau. Depuis les buissons, il l'avait épiée. Il venait d'assister à l'échange entre Mirella et Guerric, tout excité de voir la jouvencelle se faire tâter les chairs.

Mirella retrouva le tintamarre des rues d'Hamelin. Elle disparut dans la foule, le nez baissé, l'esprit fermé, les muscles tendus, l'oreille à l'écoute des cloches qui sonnaient pour réclamer l'eau. Elle avait échappé au danger. Pour cette fois.

Mais il n'était pas dit qu'on la laisserait en paix. Elle sentit qu'un quidam marchait dans ses pas, s'arrêtant quand elle s'arrêtait, repartant quand elle repartait.

Elle se retourna posément, pour ne point vexer ou heurter celui qui la suivait. Elle abandonna toute complaisance quand elle reconnut qu'il ne s'agissait que d'un enfant, lequel, donc, ne présentait aucun danger.

– Qu'as-tu affaire à moi ? demanda-t-elle.

Le garcelet était haut comme un buffet, pauvreteux et fort maigriot. Il avait la tête blonde et poussiéreuse, les joues grises et creusées. Il portait une chemise en haillons et des chausses trop grandes pour lui, retenues à la taille par une corde.

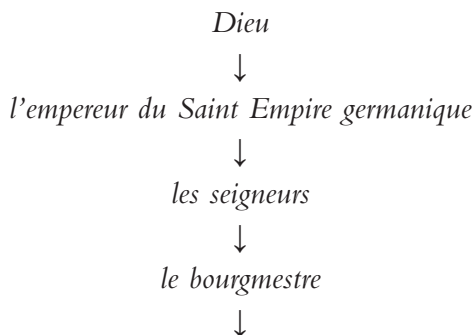
– Si tu veux quelque pitance, petit marmouset, tu frappes à la mauvaise porte, dit Mirella. Tu vois bien que je n’ai rien ! Je puis te donner de l’eau, c’est tout. Et prends garde que l’exempt ne te surprenne en train de mendier, ou tu auras des noises.

L’enfant bégaya quelques mots au sujet de l’hospice, des enfants trouvés et de sa corvée d’eau.

– Ah, tu es la relève !

Mirella s’adoucit.

En ces temps, à Hamelin, un enfant pauvre était un estomac à remplir, et rien de bien plus. Tout le monde savait que les petiots n’avaient point encore la tête bien formée, qu’ils n’avaient nulle volonté ou entendement avant une dizaine d’années. Pourtant il fallait les entretenir, dans l’espoir qu’une fois grandis, ils se rendent enfin utiles. Sur l’échelle du monde, les enfants étaient placés tout en bas :



les échevins
↓
les notables
↓
les artisans
↓
les commerçants
↓
les chiens de garde
↓
les femmes
↓
les mendiants
↓
Mirella
↓
les enfants

– Comment te nommes-tu ? demanda Mirella.

L'enfantelet baissa les yeux et marmonna trois syllabes incompréhensibles.

– Répète et articule, mordieu !

– Je m'appelle Pankratius, dit-il en rougissant.

Tant ce prénom était risible, que la porteuse d'eau resta un instant bouche bée. Elle partit d'un grand rire, qui dévoila ses dents blanches. Cet éclat de gaîté, franc et soudain, enlumina son visage d'ordinaire si fermé.

– J'ai été abandonné le jour de la Saint-Pankratius, expliqua l'enfant.

– Ah, ça! Ce prénom, c’est chié chanté! Les sœurs, elles ne t’ont point manqué lors du baptême, continua Mirella en riant.

– C’est le saint patron des enfants et des engelures, ajouta-t-il.

– Bien, je te crois. Or donc, et si je t’appelais Pan? Quoi dis-tu de cela?

L’enfant releva la tête. Pan, ça sonnait bien.

– Et cesse de rechigner, les bonnes sœurs m’ont donné un nom affreux, à moi aussi, quand elles m’ont recueillie, ajouta la porteuse. Elles m’ont nommée Röschen.

– Röschen? s’étonna Pan. Pourquoi?

La porteuse cessa de rire.

– Appelle-moi Mirella, et restons-en là, dit-elle. C’est le prénom que je me suis choisi, et c’est ainsi que tous me connaissent.

Pan opina diligemment.

Mirella envisagea le marmouset. L’échevin l’avait choisi parmi une nichée d’enfants trouvés. Il avait pris icelui qui avait le dos droit et deux jambes de la même longueur. En dehors de ces deux qualités, Pan n’était ni haut ni gaillard. Il aurait bien de la peine à assurer la besogne, les premiers mois.

– Assez cabassé, or i allons! lui dit-elle. Suis-moi.

En marchant, elle lui expliqua:

– Tu remplaces Konrad. Il est parti parce qu’il avait fait ses dix années. Maintenant il peut travailler pour lui. Il est chanceux d’avoir trouvé une place comme apprenti chez le forgeron.

– À partir du jour d’hui, je vais travailler pendant dix ans? Dix ans à porter de l’eau?

– C’est cela. Quel âge as-tu?

– Je ne sais, répondit Pan.

Mirella le jaugea.

– Si bien m’apense, tu dois avoir dix ans.

– Oui-da, dit Pan, satisfait par ce chiffre rond.

– Maintenant, faisons le compte. Tu pourras quitter ta besogne de porteur d’eau quand tu auras...

Mirella fronça les sourcils en signe d’intense concentration. Ses lèvres remuaient, tandis qu’elle attendait de se remémorer ses chiffres.

De son côté, Pan fit de vaillants efforts pour calculer avec ses mains. Mais bientôt il s’aperçut qu’il n’avait pas assez de doigts, et l’écheveau des nombres s’emmêla dans sa cervelle.

– Quand tu auras trente ans! s’écria Mirella à la parfin. Nenni, attends, cela me semble bien vieux. À cet âge, qui sait si tu seras encore debout. Reprenons. Il faut prendre dix auxquels on ajoute dix de plus...

Nouveau froncement de sourcils.

– Voilà, conclut-elle, tu seras libre quand tu auras vingt ans.

Pan opina du chef, la bouche bée. Il était impressionné, et par cet âge, qui lui semblait lointain et inatteignable, et par les talents de Mirella pour la mathématique.

– Et quant à toi? demanda Pan. Combien d’années encore il te reste?

À cette question, Mirella avait réponse. Elle avait fait ses commençailles dans le métier à huit ans. Dès le premier jour, elle avait marqué d’une encoche le mur près de sa couche. Chaque soir, elle comptait ainsi une nouvelle journée de survie.

– Voilà sept années que je porte l’eau, dit-elle.

De manière fort adaptée au bon déroulement de notre histoire, Pan et Mirella achevèrent cet échange juste comme

ils arrivaient devers la demeure du bourgmestre. Mirella contourna la façade et frappa à une petite porte dans l'arrière-cour.

Le bourgmestre avait sous sa tutelle un conseil de dixéchevins, des notables qui veillaient à la bonne marche de la ville. L'un d'eux avait en charge la troupe de porteurs d'eau. Il bailla à Pan les deux seaux qui deviendraient une extension de ses bras pour les dix ans à venir.

Mirella l'aida à ajuster la lanière en cuir, qui était trop longue pour les étroites épaules de l'enfant. À chaque bout pendait un gros seau en bois. Un bâton, tendu entre les deux seaux, assurait l'équilibre.

Sans languir, Pan s'attela à la besogne, sous la supervision de Mirella, qui le conduisit jusqu'à la rivière. Guerric n'était plus en vue.

– Prends bien garde, la Weser est tempétueuse, lui dit Mirella. Si tu tombes à l'eau, tu n'en sortiras pas.

Elle lui montra comment s'agenouiller sur la rive pour ne pas choir dans le remous.

Ils repartirent, les seaux pleins. Mirella indiqua à Pan les limites de son quartier. Le garçonnet avait peine à la suivre.

À la mi-journée, Mirella prit le parti de remplir ses seaux jusqu'à ras bord, tandis que ceux de Pan étaient pleins à moitié. Ainsi, à eux deux, ils portaient peu ou prou même quantité d'eau. Malgré cela, l'enfant trébuchait de lassitude à chaque pas.

– Je sais ce qu'il te faut, dit Mirella. Tu dois apprendre le chant des porteurs d'eau.

Elle se mit à fredonner.

Le virelai des porteurs d'eau

*Deux seaux, de l'eau
De-ci, de-là.*

*Sortez vos tonneaux et flacons
Bidons et pots, et vos cruchons.*

*Deux seaux, de l'eau
De-ci, de-là.*

*Tendez barils et barillets
Godets, pichets et gobelets.*

*Deux seaux, de l'eau
De-ci, de-là.*

Le rythme des paroles scandait leur marche.

En oyant la voix fraîche et rythmée de Mirella, Pan se sentit ragaillardi. Il lui parut que les modulations du chant l'aidaient à avancer.

– Fi donc ! s'exclama-t-elle soudain, cessant de chanter. Je ne t'entends point m'accompagner.

Pan balbutia qu'il ne savait pas chanter et qu'il préférerait écouter. Il voulait garder son souffle. Mirella ne l'entendait pas de cette oreille.

– Tout le monde sait chanter, dit-elle. Qui donc me l'aurait appris ? Et pourtant je chante, comme tu vois. La musique, cela vient tout seul.

Elle s'arrêta devant l'enfant pour mieux impressionner en lui son propos.

– Quand nous avons été choisis pour la corvée d'eau, le bourgmestre nous a donné un cri. On devait annoncer: «À l'eau!» chaque fois qu'on passait une nouvelle rue, dit-elle avec une moue dédaigneuse. Alors j'ai fantasié ce chant. Tous les autres porteurs le chantent de même. Pour appartenir aux porteurs, toi aussi, tu dois le chanter.

Pour ne pas la vexer, Pan se mit à fredonner. Peu à peu, il s'ébahit d'un grand miracle: sans douter, le labeur s'allégeait en chantant. Quand il reprenait le couplet en compagnie de Mirella, son pas battait en rythme, les seaux balançaient selon le même temps, et le transport de l'eau allait plus aisément.

Pour autant, lorsqu'enfin vêpres sonnèrent à l'église, Pan se sentait en tel mésease qu'il était sur le point de tomber en langueur. Ses membres étaient moulus, rompus, roués. Il était si fourbu et malengroin qu'il croyait défaillir à chaque pas. Ces travaux étaient trop difficiles pour la tendreté de son âge.

– Courage! dit Mirella. On s'en retourne à la maison.

Ce que Mirella appelait leur maison était une mansarde qui avait dû autrefois faire fonction d'écurie. L'échevin l'avait changée en un dortoir de fortune. Les porteurs reposaient sur des pailis moisis, dos aux courants d'air. Les planches disjointes, rongées par la vermoulure, laissaient passer la froidure en hiver, les grandes chaleurs en été, la pluie et le vent le reste de l'année. Ce logis se trouvait non loin de la grand-place, en fort commode proximité avec la maison du bourgmestre.

Le reste de la troupe était déjà au bercail. Guerric s'acagnardait en son coin, en compagnie de sept autres gaillards.

Ces robustes ribauds semblaient tous sortis du même moule : buste large, mollet sec, membrature carrée et menton enfoncé dans le poitrail, car même s'ils étaient en la force de l'âge, leurs épaules étaient déjà déformées et courbues par des années de portage.

Mirella traversa la grange sans les accointer et se réfugia dans un coin. Pan, intimidé, ne quittait pas les talons de la jeune fille. Il était attiré par les porteurs, avait tentation d'aller vers eux et de gagner leur amitié. Mais il craignait fort de se faire rembar-rer. Il se sentait plus en confiance auprès de Mirella, même s'il se chagrinait à l'idée d'avoir l'air d'un marmouset pendu aux jupes de la porteuse.

La chaleur cognait encore lourdement aux murs de la grange. Mirella s'étira, levant un bras, puis l'autre, pour dérouiller ses épaules. Elle quitta une partie de ses haillons pour les laver. Elle ôta la touaille grisâtre qu'elle avait nouée sur sa tête. Une chevelure flamboyante se déploya dans son dos. Bouche bée, Pan mira ces cheveux vermillon, plus brillants que les braises d'un feu. Jamais il n'en avait vu de semblables. Voilà donc pourquoi les bonnes sœurs l'avaient baptisée Röschen, Rosette.

En même temps que la poitrine lui avait poussé, Mirella s'était mise à cacher ses cheveux. Tant qu'elle était enfant, les habitants ne la voyaient pas, sauf s'ils voulaient de l'eau, et alors ils ne voyaient que ses seaux. En grandissant dans ses vêtements trop courts, Mirella avait senti sur elle l'œil des hommes d'Hamelin. Ses cheveux flambants la faisaient remarquer, aussi les avait-elle dissimulés.

Le même échevin qui avait confié ses seaux à Pan entra dans la grange. Derrière lui, un domestique portait un plateau.

Chaque porteur reçut sa repue : un bol grossier, rempli d'un brouet marron, dans lequel Pan crut reconnaître des morceaux de choux et d'oignons. Les porteurs s'assirent à même la terre et mangèrent goulûment.

– Bouffebique ! dit Deodat. La soupette est diablement poivrée ce jour d'hui.

– Plus le plat est épicé, plus la pitance est avariée, chuchota Mirella à Pan. Le cuisinier y met des herbes en quantité pour masquer le goût de pourriture.

Le brouet était accompagné d'un biscuit, que les jeunes gens grignotèrent à la brune, une fois le soleil couché. Ainsi, dans la pénombre, ils ne voyaient pas les asticots qui grouillaient dans leur galette.

Pan avait passé les dix premières années de sa jeune vie à l'hospice, livré aux bons soins des nonnes. C'est-à-dire qu'il avait bien de la chance d'être encore vif et de n'avoir pas succombé à la faim, au froid ou à la maladie. Après sa journée de dur labeur, cette grange lui sembla un nid douillet, et ce repas, une pitance bien venue et rassasiante.

L'enfant observa que Mirella se tenait toujours à part. Les garçons étaient plus âgés qu'elle de deux ou trois années. Lorsqu'elle passait près d'eux, ils ne manquaient pas de se gausser. Guerric, voyant ses jambes fines et musclées, qu'elle avait dénudées, cracha de dégoût :

– Mordiable ! Qu'est-ce donc que ces deux cannes sur lesquelles elle marche ! Quel sécheron !

À cette pique, les autres porteurs rirent à gueule-bec.

– Si seulement nous avions en notre troupe une belle garce, soupira Guerric d'un air exagérément éploré.

Le jeune homme se lança dans un portrait détaillé de la femme idéale, réflexion qui suscita un vif intérêt chez ses compains. Tous y allèrent de leur avis, brossant ensemble un beau blason.

– Bien me plaisent les brunettes, joliettes, mollettes et mignonnettes, dit l'un.

– La trogne ronde et rouge, et à chaque pas, que ses beaux tétins bougent, dit l'autre.

– Je la veux charnue, tendre à ravir, avec des chairs à pétrir, ajouta l'un.

– Pour moi, je ne suis pas si regardant : je serai fort content, si elle a toutes ses dents.

– Bien je t'entends ! Mais il faut aussi des cuissots engageants et un fessier pommelant !

C'était Guerric qui avait fait cette dernière exclamation. Ses mains dessinaient des formes en l'air, comme si ces parlottes allaient par enchantement faire apparaître de beaux morceaux de femme.

Quand les garçons eurent épuisé le sujet de la beauté féminine, ils se rabattirent sur les gausseries à propos des cheveux de Mirella. Ces piques-là ne leur demandaient pas d'efforts d'inventivité : ils les débitaient depuis des années, sans se lasser. Tantôt ils faisaient mine de se brûler en touchant la pointe d'une mèche, et en profitaient pour lui tirer un peu les cheveux. Tantôt ils l'appelaient fille du Diable et lui frottaient rudement les tempes à la recherche de cornes.

À chaque nouvelle plaisanterie, Mirella riait froidement. C'était là une de ses règles de survie, gravée dans sa chair depuis des années : toujours prétendre s'amuser des pinailleries

des garçons. S'encolérer était hors de question. Elle ne faisait pas le poids. Baisser la tête était une pente dangereuse : ils auraient pris plus de liberté encore. Alors Mirella s'esclaffait, désarmant, pour un temps du moins, la pique dirigée vers elle. Mais Pan voyait bien, à ses yeux éteints, qu'elle ne partageait pas l'hilarité des porteurs.

Mirella retourna dans son coin. En terminant sa toilette, elle contempla son reflet trouble dans le fond de son seau. Elle ne s'était jamais vue dans un miroir. Elle se demanda si elle était si laide que les porteurs le disaient. Elle non plus n'aimait pas ses cheveux couleur du Démon.

Elle haussa les épaules et jeta l'eau. Son apparence importait peu. Elle avait l'heur d'être en santé et dure au mal, de marcher sur deux jambes solides, d'avoir les dents saines. Son estomac était si coriace qu'il aurait digéré les pierres des chemins. Tout cela lui valait d'être en vie. Peu lui chaloit le reste.

Mirella posa ses deux seaux vides à l'envers, l'un sur l'autre. Elle monta sur ce marchepied de fortune et grimpa à l'intérieur d'une ancienne mangeoire de cheval, fixée en hauteur sur un des murs de la grange. Elle s'était choisi cette couche moins accessible. Elle craignait que les porteurs qui, de jour, riaient de sa laideur, décident, à la nuit tombée, de la trouver moins repoussante dans le noir, et viennent sur sa paille le lui faire assavoir.

Pan chercha un coin où se terrer à son tour. Il n'osait dormir près des garçons, qui ronflaient déjà de concert.

Du haut de sa mangeoire, Mirella le vit fureter. Elle lui tendit une main.

— Veux-tu partager ma couche ? Monte donc.

Soulagé, l'enfant attrapa la main tendue. Mirella le hissa jusqu'à sa cachette.

Il se glissa contre son dos et ferma les yeux, apaisé par la respiration régulière de la jeune fille. Il se promit de dormir d'un sommeil léger. Si quelqu'un venait les déranger pendant la nuit, il réveillerait Mirella et la défendrait. Mais bientôt, Pan sombra. Mirella s'endormit à son tour, un petit couteau édenté bien serré dans son poing.

La grand merci...

... à dame Véronique Girard, pour sa joyance et ses doux soins,
lesquels grandement aidèrent à confire cette historiette.

... à Élina Chantreau, gente damoiselle qui me fit l'heur d'une
relecture attentive, précise et fort utile de mon manuscrit.

... à la maisnie Vesco-Serris, laquelle m'accompagne et me conforte,
et chaperonne attentivement mes ouvrages.

... à l'enlumineur Thomas Gilbert, qui peignit une si belle scène
de couverture, et des lettrines bien joliettes;
et à Laure Chapuis, qui de main de maistre dirigea
l'ornementation, reliure et confection de ce codex.

... à Coline R., jouvencelle émerveillable, qui tant estoit gentillette
qu'elle m'escrivit un biau poème célébrant ce roman.

... et si fait, à toute la vaillante troupe de l'escole des loisirs :
Nathalie B., Guillaume F., Véronique H.
et tous les autres, gens fort courtois, aimables
et pleins d'allégresse en leur plaisant labeur.

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : avril 2019

ISBN 978-2-211-30279-1